

« *C'est la faute à la fatalité.* »

Gustave Flaubert

ROCCASPARVIÈRA ... UN VILLAGE MAUDIT

Les enfants ne parvenaient pas à quitter des yeux le spectacle coloré qui embrasait le ciel au-delà du Mont Vial et des sommets occidentaux du Cheiron. Les rougeoiements du coucher de soleil s'accroissaient avec langueur dans les nuages effilés, comme un ultime défi à la nuit qui montait des vallées profondes.

Dame Alasia entraîne Violante, Olivier et Stéphane à l'écart de la croisée, vers la grande cheminée où le miracle de la lumière reprenait ses droits.

En cette soirée, veille de la Nativité, le château de Roccasparvièra bourdonnait d'une activité inhabituelle. Valets et femmes de chambre se hâtaient à la préparation de la fête, ordonnant mets et toilettes qui devaient rehausser dignement cette belle nuit de Noël.

L'aumônier Don Salvatore Desimone, après l'angélus, avait reçu en confession seigneurs et dames de la cour. Avec son langage rocailleux à l'accent napolitain, cet homme tout en rondeur savait offrir à chacun la paix de la conscience. Il connaissait trop bien la nature humaine pour savoir apporter l'indulgence à cette société de plaisir. Pour se remettre de tous ces tourments de l'âme, il invita Antonio, son fidèle sacristain, à déboucher une de ses chères bouteilles de Gragnano, ce vin rouge véritable sang du Vésuve. Puis quittant la chapelle glacée, il rejoignit sa chambre où il acheva une seconde bouteille en rêvant aux rivages sereins de la célèbre baie.

La soirée était déjà fort avancée, lorsqu'on s'inquiéta de l'absence du saint homme qui devait se préparer pour officier à la messe. Il fallut se rendre à l'évidence, en dépit des adjurations réitérées d'Antonio, des membres de la suite et de la reine elle-même, Don Salvatore ne parvenait pas à quitter les rêves où l'avait emporté le terrible Gragnano. L'heure avançait et il fallait prendre une décision. La pieuse reine Jeanne voulant absolument assister à la cérémonie, la seule issue était de rejoindre sans tarder le village voisin de Coaraze.

Hormis dame Alasia, les enfants de la reine, le malheureux Don Salvatore et son inséparable Antonio, tous partirent à dos de mulets vers les scintillantes lumières de la vallée du Paillon. Le cortège entouré de flambeaux traversa la campagne et les rues du village, pénétrant dans la modeste église où les paysans se serrèrent pour permettre à chacun de prendre place. Lorsque s'éleva sous la voûte l'immortel cantique de gloire et d'espoir, la reine n'en reconnut pas les paroles, elle perçut comme un étrange croassement qui répétait :

« *La Regina en venant de la messa Trouvera taula messa.* »

Cette stupide litanie résonna à ses oreilles pendant tout le long chemin du retour vers Roccasparvièra. Jeanne, l'appétit aiguisé par la fatigue et le froid, s'accommoda fort bien du repas que lui avait mitonné le brave Antonio.

Faisant quérir dame Alasia et les enfants pour partager les treize desserts, elle apprit avec surprise que leur chambre restait curieusement close.

On eut beau tambouriner, aucun écho. En désespoir de cause on décida d'enfoncer la porte. Quel spectacle! Trois petites chemises tachées de sang, près du cadavre de dame Alasia, mais d'enfants point !

On court le château à la recherche des chers petits, on appelle Antonio, il est lui-même introuvable ! Don Salvatore, tiré de sa torpeur par le vacarme et les cris, révèle alors la terrible nouvelle. Il a bien entendu les gémissements des malheureuses créatures assassinées par trois hommes d'armes du vindicatif Charles Duras.

Mais terrorisé et croyant être la proie d'un cauchemar, il est resté incapable de réagir. Oui, il lui a bien semblé voir Antonio descendre les trois petites victimes aux cuisines.

On s'y précipite pour découvrir la tragique vérité, les cadavres des pauvres enfants avaient servi à préparer la délicieuse fricassée de marcassins, plat d'honneur du festin !

La reine Jeanne blêmit: la vengeance impitoyable des Duras, qui en veulent à son trône et à sa descendance, l'a atteinte au cœur de ses entrailles, ici même dans ce nid d'aigle éloigné de tout.

Lorsque se lève l'aube blafarde, le traître Antonio est ramené au château. Il avoue bientôt avoir versé un soporifique dans le vin de Don Salvatore, pour éloigner la reine et servir les noirs desseins des Duras.

Les lourds coffres sont bouclés, on charge la caravane de mulets, Jeanne, désespérée, ne supporte plus de rester davantage dans ce château maudit.

Quittant Roccasparvièra entourée de sa suite, pâle, vêtue de noir, les yeux rougis par les larmes, dans un sursaut de colère elle lève le poing vers le village et s'exclame :

*« Vai, ô rocca, roquina
Un autre tems sara
que sobre te ruina
plu noun li cantera
ni gal ni gallina
Ma les crôos, los sparviers,
Et altre aosels salvagiers. »*

Depuis cette malédiction, Roccasparvièra, à l'aplomb des sources du Paillon qui arrose Nice, a décliné pour n'être plus de nos jours qu'un amas de ruines envahi par les ronces et les herbes folles.

Seule subsiste encore la petite chapelle, dédiée à saint Michel pourfendeur du Diable. Délabrée, elle reçoit encore le pèlerinage annuel des fidèles de Duranus et Coaraze. C'est là la seule manifestation de vie humaine dans ce site désolé et battu par les vents.

Si vous circulez par hasard entre Coaraze et le col Saint Roch, en direction de Peïra Cava, vous remarquerez peut-être, au couchant, une crête rocheuse surmontée par quelques pans de murs, c'est tout ce qui subsiste d'un village maudit voilà près de six siècles.